NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

60 N° 10 1933

Per Iesum Christum, Filium tuum

Jean LEVIE (s.j.)

p. 866 - 883

https://www.nrt.be/en/articles/per-iesum-christum-filium-tuum-3478

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Per Iesum Christum, Filium tuum

MESSIEURS,

Quelle est, en face du problème de Dieu, l'originalité de la solution chrétienne ? Quel est le sens intégral du mot « Dieu » sur les lèvres de Jésus, dans l'enseignement de ses apôtres ? Tel est le sujet qui m'a été fixé dans ce cycle de conférences (1).

A cette question, Messieurs, il n'y a qu'une seule réponse : c'est celle que le prophète Isaïe a annoncée d'un mot, huit siècles avant le Christ : « Emmanuel; Dieu avec nous, parmi nous », un jour Dieu sera présent au milieu de nous sur notre sol terrestre; c'est celle qu'à la fin du premier siècle chrétien, saint Jean a définie en ces formules lapidaires (I, 14, 12) : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous;... et à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui ont cru en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ». Le centre du Christianisme, la grande vérité sur Dieu enseignée par Jésus, c'est que Dieu est devenu notre Père par l'Incarnation de son Fils, c'est que Jésus-Christ, Verbe incarné, par le fait même de son existence, de sa vie théandrique et de sa mort rédemptrice, a fait, de tous les enfants des hommes qui croient en lui, des enfants du Père qui est dans les cieux; c'est que, par la réalité même de l'Homme-Dieu rédempteur, l'humanité toute entière devient participante de la filiation unique, transcendante, éternelle, du Verbe de Dieu.

Cette idée, Messieurs, vous a été souvent développée dans ses conclusions dogmatiques et morales, puisque toute notre religion n'est qu'une conséquence du fait de l'Incarnation. Je voudrais aujourd'hui vous la montrer *dans l'histoire*, s'inscrivant peu à peu, sous l'action même de Dieu, dans la pensée et le cœur des

(1). Comme l'article du P. F. Jansen : « *La Providence de Dieu* » (février), cet exposé a fait partie d'une série de conférences religieuses données à des laïcs en 1933 sur : « *Le problème de Dieu* ». C'est ce qui explique la forme de « conférence » et le caractère de simple *vulgarisation* qu'on a cru devoir lui laisser.

hommes; je voudrais vous la présenter s'ébauchant sur les lèvres des prophètes d'Israël, se réalisant dans la vie et dans l'enseignement de Jésus, se formulant dans la doctrine de saint Paul et de saint Jean.

Dieu, qui fait son œuvre lentement et qui est maître des événements aussi bien que de la volonté des hommes, façonne l'histoire à son gré et prépare de longue date ses interventions les plus inattendues. Pour que l'Incarnation du Verbe fît corps avec l'histoire de l'humanité, s'insérât naturellement dans l'évolution de notre race ici-bas, Dieu voulut d'abord la préparer par un ensemble d'idées, d'espérances, de désirs qui lui créèrent un terrain favorable où elle pourra un jour germer et grandir; pendant des siècles, lentement, souvent inconsciemment, le peuple juif s'orienta vers les doctrines de la Paternité divine et de l'Incarnation. Alors, quand tout fut prêt, l'Incarnation se réalisa, comme toutes les grandes œuvres de Dieu, dans le silence et la simplicité. Le Christ apparut, semblable à ses contemporains, partageant leurs sentiments, parlant leur langue, et cependant on disait de lui : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » (J. VII, 46); il vivait la même vie, faisait les mêmes gestes que les Juifs de son temps, et cependant on disait de lui : « Personne ne peut faire ce qu'il a fait si Dieu n'est avec lui » (J. III, 2). Sous son action, parce qu'il était, vivait et agissait, les valeurs humaines se trouvaient transformées, surnaturalisées, devenaient principe d'éternité. Et ce qu'il réalisait ici-bas, Jésus très simplement l'expliquait aux hommes : il leur disait, dans le langage du temps, dans les mots de leur dialecte populaire, sous les images de leur humble vie quotidienne, quel père Dieu désormais serait pour eux, parce qu'ils l'avaient connu, aimé et suivi, lui, le Fils unique. Et cependant, quand Jésus quitta les siens, ceux-ci n'avaient pas encore compris tout ce qu'il était et tout ce qu'était Dieu, comme père. « Je suis depuis si longtemps avec vous et vous ne me connaissez pas » (J. XIV, 19). « Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père » (J. XIV,7). Il fallait encore que l'Esprit Saint vînt donner aux apôtres l'intelligence profonde de celui qu'ils avaient vu de leurs yeux

de chair et aimé de tout leur cœur d'homme. Alors seulement l'Église apostolique put expliquer à l'humanité ce qu'était Jésus, fils de Dieu, ce qu'était l'amour de Dieu, notre Père des cieux. Elle le fit dans le vocabulaire que lentement les prophètes d'Israël avaient préparé; rien n'est émouvant, dans la langue chrétienne primitive, comme cet effort, en apparence tâtonnant, mais intrépide et sûr, pour étreindre, avec les vieux mots du Judaïsme, toute la réalité du Christ, toute la richesse de l'amour du Père.

I

Vous connaissez, Messieurs, le trait essentiel de la religion d'Israël, son monothéisme intransigeant, contrastant radicalement avec le polythéisme des peuples environnants. « Écoute, Israël, Jahweh ton Dieu est le seul Dieu (*Deut.* VI, 4)... Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face » (*Exod.* XX, 3). A ce trait essentiel, il faut en ajouter un autre, essentiel lui aussi, et qui prépare directement le Nouveau Testament : l'idée de l'*Alliance*. Entre ce Dieu insondable, qu'on n'approche qu'en tremblant, et le petit peuple d'Israël, un lien étroit s'est établi par la miséricorde de Dieu; de là-haut, Dieu s'est abaissé vers Israël, il l'a aimé; il a fait alliance avec lui. De cette alliance, déjà conclue avec Abraham, Isaac et Jacob, Moïse fut le médiateur officiel. Pour sceller le traité entre Jahweh et son peuple, Moïse offrit un sacrifice et, prenant du sang des victimes, il en aspergea le peuple en disant : « Voici le sang de l'alliance que Jahweh a conclue avec vous sur toutes ces paroles » (*Exod.*, XXIV, 8). A partir de ce moment, le mot « alliance » « fœdus » (hébr. : berith) résonne comme un cri de triomphe en de nombreuses pages de l'Écriture Sainte. La foi en l'alliance de Jahweh accompagne Israël à travers les siècles, s'approfondissant, s'enrichissant d'âge en âge, jusqu'à ce jour du 13 nisan (jeudi 6 avril) de l'an 30 de l'ère chrétienne, où Jésus, sachant que l'heure de sa mort était venue, réunissant une dernière fois ses apôtres, prit une coupe de vin, et, la bénissant, leur dit à l'exemple de Moïse :

« Ceci est mon sang, le sang de la *nouvelle alliance*, qui sera répandu pour vous en rémission des péchés ».

Précisons, Messieurs, les caractères de cette alliance, car ils préparent directement les doctrines catholiques de la Paternité divine, de l'Incarnation, de l'Église. Et tout d'abord, cette alliance est *gratuite*, de pure miséricorde; et elle le deviendra de plus en plus par suite des infidélités d'Israël. Tandis que, dans l'antiquité sémitique, le dieu est uni par un lien de nature, presque de famille, au peuple qu'il protège, Jahweh, lui, apparaît totalement indépendant d'Israël; il l'a choisi par pure miséricorde, sans aucun titre ou mérite qui pût l'y contraindre. « Ton père était un Amorrhéen, ta mère une Hétéenne » dira-t-il à Israël par ses prophètes. « A ta naissance, aucun œil n'eut pitié de toi, pour te rendre aucun soin par compassion, mais on te jeta par dégoût sur la face des champs le jour de ta naissance... Mais moi, je passai près de toi et je te vis, te débattant dans ton sang, et je te dis : « Sois vivante... ». Je te fis multiplier comme l'herbe des champs; tu te multiplias et tu grandis... Ton nom se répandit parmi les nations à cause de ta beauté; car elle était parfaite grâce à ma splendeur que j'avais répandue sur toi (*Ézéch.*, XVI, 3, 5, 6, 7, 14).

Cette alliance gratuite entre Dieu et Israël, les prophètes la décrivent, avec une prédilection singulière, comme merveilleusement intime et cordiale. C'est à travers l'expérience de leur propre union avec Jahweh que Dieu leur révèle son amour jaloux pour Israël. De là vient l'accent personnel et vibrant de ces descriptions et de ces symboles de l'alliance, qui se succèdent d'âge en âge sur les lèvres des prophètes ou des psalmistes d'Israël: Israël est la vigne ou le figuier planté et cultivé par Jahweh (cf. p. ex. *Osée*, X, 1; *Isaïe*, V, 1-4, etc.); Israël est le troupeau béni dont Jahweh est le pasteur (*Isaïe*, XL, 11; *Ezech.*, XXXIV, 23; *Zach.*, XI, 4 suiv. etc.); Jahweh a choisi Israël comme son épouse, il s'est fiancé la nation juive pour toujours, dans la grâce et dans la tendresse, dans l'éternelle fidélité (*Osée*, II, 21-22); quand bien même une mère oublierait son enfant, Jahweh jamais n'abandonnera Israël (*Isaïe*, XLIX, 14-15). Rien d'abstrait

dans ces tableaux; le prophète Osée par exemple (VIIIe siècle; prophétise dès avant 745 jusqu'en 735), éclairé par ses propres souffrances, trouve des traits magnifiques pour dépeindre, sous le symbolisme du mariage, l'union de Jahweh et d'Israël, pour mettre en valeur, malgré les infidélités de la nation choisie, l'amour inlassable de l'époux divin (*Osée*, II, 16-17) :

> Voici que moi je l'attirerai
> et la conduirai au désert,
> et elle répondra là comme aux jours de sa jeunesse
> comme au jour où elle monta hors du pays d'Egypte.

Et c'est le même encore qui dépeint Jahweh comme une mère faisant faire les premiers pas à son enfant (*Osée*, XI, 1, 3) :

> Quand Israël était enfant, je l'aimai
> et dès (la sortie d')Egypte, j'ai adressé des appels à mon fils...
> Moi, j'apprenais à marcher à Ephraïm,
> je les prenais par les bras,
> et ils n'ont pas compris que je les soignais.
> Je les menais avec des cordeaux d'humanité
> avec des liens d'amour. (*Osée*, XI, 1, 3, 4).

Un jour, tous ces traits reprendront une vie nouvelle, plus riche et plus vraie, dans les pages du Nouveau Testament : paraboles du Bon Pasteur, du cep et de la vigne, du figuier stérile; symbolisme de l'Église épouse du Christ, etc. Ah! Messieurs, comme les paroles de Notre-Seigneur nous apparaîtraient plus émouvantes encore, si nous y sentions vibrer tout le passé de l'Ancien Testament, comme le sentaient les auditeurs galiléens du Maître!

Alliance de pure grâce, parce qu'Israël n'y a aucun titre; alliance de pure miséricorde parce qu'Israël a beaucoup péché; alliance d'intime charité parce que c'est Dieu qui aime : tous ces traits préparaient peu à peu l'âme juive à devenir un jour l'âme chrétienne. Et cependant le trait essentiel reste à peine esquissé; le mot qu'à chaque page de l'Ancien Testament on attendrait est rarement prononcé; avant le Christ, *dans la Bible inspirée*, l'Israélite ne dit pas « Père » en s'adressant à Jahweh; et si parfois Jahweh se désigne sous ce nom, ce n'est qu'un éclair fugitif. L'Ancien Testament s'est approché de très près de l'idée de la

paternité divine; il devait en donner le désir, la nostalgie, aux meilleures âmes du Judaïsme : *il ne les autorisait pas encore à en faire le centre de leur vie intérieure* (1); il était réservé à Notre-Seigneur, le fils unique du Père, de nous permettre de dire habituellement avec lui et comme lui : « Abba, Pater » « Notre Père qui êtes aux cieux ».

C'est qu'en effet — Israël le sait — l'*Alliance* n'a pas encore atteint son terme, son couronnement. C'est *dans l'avenir*, dans une perspective qui semble toujours prochaine et que les événements reculent sans cesse, que doit se nouer définitivement l'alliance éternelle. N'est-ce pas, Messieurs, un fait étrange dans l'histoire de l'humanité, que le spectacle de cette petite nation rêvant toujours, au delà du présent, d'un avenir radieux, enrichi de toutes les bénédictions divines? Or, dès les époques les plus anciennes, et d'une façon très claire aux siècles des grands prophètes écrivains, VIIIe, VIIe et VIe siècles, Israël cherche dans les temps futurs le secret de sa destinée. Ses prophètes, maintes fois, lui annoncent des malheurs immédiats, inéluctables; mais au delà, après ces cruelles épreuves, ils lui font entrevoir une période de « temps meilleurs », époque de paix et de bonheur. Alors, après les deuils et les dévastations, une petite portion d'Israël, un « reste » sera sauvé. C'est, dès le VIIIe siècle, le langage d'Amos, le berger de Tekhoa, et d'Isaïe, le prophète de sang royal. Dans ces tableaux d'avenir, les images de bonheur humain et de félicité terrestre semblent parfois rester à l'avant-plan. Il faudra attendre le grand exil de Babylone, au VIe siècle, pour qu'Israël envisage plus explicitement — un moment du moins — une destinée toute spirituelle, regarde les « temps meilleurs » non plus comme une victoire sanglante sur les païens oppresseurs, mais comme le triomphe pacifique de la religion de Jahweh, le « règne de Dieu ». Alors, purifié par l'épreuve, Israël

(1) Sans doute, aux derniers temps avant le Christ, la formule « Notre Père » apparaît dans le Judaïsme (*cf. Shemone Esré*, 4e et 6e bénédiction, Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, p. 459-463; p. 467, etc.); mais la paternité divine était loin de former le centre de la piété juive d'alors ; la différence avec le Christianisme est essentielle.

pourra comprendre et goûter les prophéties de la seconde partie du livre d'Isaïe (XL et suiv.), qui appellent sur les Gentils non pas le châtiment, mais la miséricorde de Jahweh, la conversion à la vérité, l'accès au culte du vrai Dieu. « C'est trop peu » dit Jahweh à son serviteur, le Messie, entrevu dans l'avenir (*Isaïe*, XLIX, 6) :

> C'est trop peu que tu sois mon serviteur
> pour rétablir les tribus de Jacob
> et pour ramener les préservés d'Israël.
> je l'établirai lumière des nations
> pour que mon salut arrive
> jusqu'aux extrémités de la terre (*Isaïe*, 49, 6).

Nous venons, par ce texte, de marquer le dernier trait qui achève le tableau de l'*Alliance* : un être prédestiné, prévenu des bénédictions divines, un jour, dans les « temps meilleurs », réalisera ce « règne de Jahweh » vers lequel aspire Israël. Au cours des siècles, il a été désigné par les prophètes sous des noms divers : dans les derniers chants du livre d'Isaïe (XLII, 1-9; XLIX, 1-7; L, 4-11; LII, 13; LIII, 12) « serviteur de Jahweh »; dans un psaume (II, 7) « tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui »; dans Daniel (VII, 13), le « fils de l'homme »; dans les derniers écrits d'Israël (*Apocr. de l'A. T.*), il est d'ordinaire appelé « celui qui a reçu l'onction », en hébreu Mašiaḥ, le Messie; en grec Χριστός, le Christ.

Je ne puis songer à présenter ici, Messieurs, le tableau de l'espérance messianique en Israël; cela déborderait le cadre que nous nous sommes tracé. Rappelons-nous seulement que cette espérance, tout en s'enrichissant de siècle en siècle, resta toujours obscure, indéterminée, tâtonnante; si aujourd'hui, à la lumière du fait chrétien, les prophéties messianiques s'éclairent vivement et, par leur rapprochement, se précisent et s'expliquent, pour les contemporains des prophètes elles ne furent qu'une pâle et vacillante lumière au milieu des ténèbres, suffisante pour orienter vers le Christ à venir les aspirations de son peuple, mais insuffisante pour fournir à leurs esprits une synthèse apaisante. Rappelons-nous aussi que ces perspectives d'avenir ne furent pas,

comme nous l'imaginons parfois, étrangères à la vie concrète et actuelle des contemporains des prophètes, indépendantes de leurs besoins immédiats et des préoccupations du moment présent. Avec un art merveilleux, Dieu accrocha ces tableaux de demain aux réalités d'aujourd'hui, fit jaillir ces aspirations et ces descriptions messianiques des événements, des situations et des tendances contemporaines; dans l'histoire du peuple élu, l'espérance messianique fit corps avec la vie nationale. A l'âge d'or de l'histoire d'Israël par exemple, aux temps heureux du roi David, élection divine et événements humains se trouvèrent d'accord pour associer indissolublement le royaume de Juda à la dynastie de David. « Oint », de Jahweh, « Mašiaḥ », David reçut de Dieu pour sa dynastie des promesses formelles d'indéfectibilité (*2 Sam.*, VII, 8, 12, 14*a*, 16). C'était donc sur sa race, sur ses successeurs qui, comme lui, recevraient l'onction royale, que reposaient désormais les bénédictions des temps futurs, promises à Israël; c'était par un fils de David, « oint » comme son ancêtre, que serait un jour « sauvé » le « reste » d'Israël.

Ce fils de David, ce « roi futur » en qui on espère, le prophète Michée, à la fin du VIIIe siècle, en un temps de détresse nationale, l'évoque aux yeux de ses contemporains comme devant sortir un jour — bientôt peut-être — de Bethléem, ville de son ancêtre David, pour secourir son peuple malheureux; et ainsi se trouve prophétisé le lieu de naissance de Jésus (*Michée*, V). A un moment critique de l'histoire de Juda, en 735, quand Syriens et Ephraïmites sont à la veille d'envahir le royaume d'Achaz, successeur de David, le prophète Isaïe, lui aussi, affirme sa foi confiante en la venue certaine de ce « fils de David » : il entrevoit dans l'avenir sa naissance merveilleuse, annonce son intervention efficace dans les conflits qui torturent Israël et symbolise tous les malheurs présents comme les flots d'un torrent furieux, qui viendront mourir, apaisés et impuissants, aux pieds de l'enfant promis, Emmanuel (*Isaïe*, VIII 7-8; VII 14; XI).

Au temps de l'exil (586-538), tandis que déraciné, privé de son culte et de sa liberté, Israël se refait une âme nouvelle, moins

rivée à la terre, des traits nouveaux apparaissent, ou plutôt certains traits s'accentuent, dans les grandes espérances messianiques; l'idéal entrevu se fait — partiellement — plus spirituel; les exilés peuvent comprendre plus clairement et accepter plus franchement le rôle prophétique et sacerdotal du Messie attendu; il ne sera pas seulement un roi guerrier, il sera docteur de vérité et prêtre de Dieu. Un moment même, comme à travers un éclair, le peuple élu, éclairé par ses propres souffrances, est mis à même d'accepter (1) l'annonce d'un Messie souffrant, régénérant l'humanité par ses douleurs (*Isaïe*, LIII, 2-5).

> Mais lui, il a été transpercé à cause de nos péchés,
> broyé à cause de nos iniquités;
> le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui
> et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.

Les siècles passent; l'histoire d'Israël reste sombre; la pleine liberté ne lui est rendue ni par les Perses ni par les Grecs; reconquise pour un temps par les Macchabées, elle est de nouveau enlevée par Pompée; durant ces siècles pleins de déceptions, les espérances, dégoûtées de la terre, éclairées par Dieu, s'en vont, intrépides, vers un monde nouveau; on attend et on espère la fin d'un univers qui n'est plus que souffrances et péchés et c'est sur ces ruines qu'on envisage et qu'on salue la victoire du Messie. L'attente messianique prend de plus en plus un caractère eschatologique; le Messie amène le terme du monde présent et préside au jugement des nations.

Nous sommes aux dernières années avant le Christ. Depuis longtemps les prophètes se sont tus; l'Ancien Testament est entièrement écrit; au sein du peuple élu, l'espérance messianique est plus vive, plus ardente que jamais. Si les recherches exégétiques et les découvertes des cinquante dernières années ont été fructueuses en quelque domaine, c'est bien dans la reconstitution vivante du milieu d'idées palestinien dans lequel apparut

(1). On aura remarqué qu'ici, comme plus haut, nous nous plaçons au point de vue de la formation de la *mentalité juive commune*, des *auditeurs* des prophètes, et non des prophètes eux-mêmes.

et enseigna Jésus. A la lumière de ces découvertes, le langage du Maître se manifeste comme singulièrement concret et actuel, remarquablement adapté aux idées et aux aspirations de ses auditeurs. En effet, des nombreux écrits des deux derniers siècles d'Israël qui ont été ou retrouvés ou mieux étudiés en ces dernières années (*Livre d'Hénoch, Testaments des 12 patriarches, Livre des Jubilés, Psaumes dits de Salomon*, etc.) se dégage avec certitude la profondeur de l'espérance messianique en Palestine à la veille de la venue de Jésus. En général, quoiqu'avec de nombreuses variations et contradictions, les Juifs d'alors attendaient un Messie individuel, fils de David, roi d'Israël, libérateur et sauveur de la nation; il serait précédé de l'apparition d'Élie, naîtrait à Bethléem; il mettrait fin au monde présent et inaugurerait, par le jugement, le monde futur; quelques-uns parfois lui donnaient le titre que Jésus choisira comme sien : « Fils de l'homme ».

Mais ces idées, variant avec les milieux, manquaient d'unité et de cohérence et voisinaient avec d'autres qui les contredisaient. Elles manquaient d'élévation religieuse : un nationalisme humain, terrestre, matériel l'emportait sur l'idéal spirituel; des vues mesquines, parfois haineuses, s'y mêlaient étrangement. Enfin et surtout elles manquaient de profondeur. Chose étrange : le point essentiel d'où jaillira la lumière sur tout le reste, la divinité du Messie, ne semble pas avoir été annoncé avec pleine clarté par les prophètes d'Israël ou, du moins, n'a pas été compris par le peuple juif; dans l'économie de sa révélation Dieu semble avoir réservé pour le moment même de la réalisation la vérité fondamentale, la clef de voûte de l'édifice.

II

Le cadre humain est prêt. L'intelligence humaine, sans en avoir pleinement conscience, est préparée au plan divin. Les âmes d'élite du Judaïsme finissant, un Zacharie père de Jean Baptiste, un vieillard Siméon, Anne la veuve chargée d'années, sont capables de reconnaître le Messie. Maintenant peut se produire le fait essentiel qui donnera à toutes les révélations antérieures

leur sens, leur cohérence, leur unité, mènera à son terme l'*alliance* de Jahweh et d'Israël, réalisera enfin le *règne* de Dieu et la *paternité* divine par le *Messie*, homme et Dieu, fils de Dieu. « *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.* Après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils » (*Hebr.* 1, 1).

Messieurs, plus on étudie les origines chrétiennes, mieux on s'aperçoit que la révélation du Nouveau Testament fut d'abord et surtout une *action* divine avant d'être l'*affirmation d'une doctrine*. C'est en *agissant* que Dieu s'est révélé bien plus qu'en *parlant;* c'est en *se manifestant* par sa vie et par ses actes, plus encore qu'en enseignant, que Jésus a annoncé aux hommes les secrets de Dieu. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité au milieu de nous. Et nous avons été témoins de son rayonnement glorieux, celui du Fils unique du Père ». Incarnation, Nativité, Vie cachée, Vie publique, Passion, Rédemption, Résurrection, Effusion de l'Esprit à la Pentecôte, chacune de ces œuvres divines s'était réalisée et avait obtenu tous ses effets avant même que Dieu ne l'eût expliquée aux hommes et qu'aucun d'entre eux n'en eût compris le sens. L'efficacité de l'action du Christ fut immédiate et définitive. Mais pour faire saisir aux hommes toute la signification de son plan divin, Dieu procéda avec la lenteur que demande la psychologie humaine; c'est à travers de nombreux siècles d'Ancien Testament qu'il avait formé les concepts, les désirs, les mots qui allaient servir à l'Église primitive pour exprimer le Christ et son œuvre; c'est peu à peu, après de nombreux mois passés avec Jésus, que les apôtres comprirent qui était Jésus, après d'autres mois encore qu'ils acceptèrent l'idée du Calvaire. C'est après la Pentecôte, à la lumière des faits accomplis et de certaines paroles de Jésus jadis insuffisamment comprises, que les douze et Paul purent pénétrer le sens et la valeur de la Rédemption. Et il fallut de longs siècles encore à l'intelligence humaine pour exprimer en termes philosophiques définitifs les faits divins vécus entre l'an 5 avant et l'an 30 après l'ère

chrétienne; au IVe siècle seulement au Concile de Nicée et au Ve au Concile de Chalcédoine le dogme du Christ trouva sa formule théologique obligatoire.

Au centre de notre exposé nous devons donc placer le fait suprême de l'Incarnation : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (J. 1, 14) ». Voilà la *grande révélation de Dieu* dans le Nouveau Testament; l'essentiel de la révélation chrétienne quant au problème de Dieu, c'est ce que le Verbe de Dieu a *fait* en s'insérant dans l'histoire humaine, en naissant parmi nous de la Vierge Marie à Bethléem, en mourant sur une croix au Calvaire. Être chrétien, c'est croire que Dieu a *fait* cela et ainsi a établi désormais entre les pauvres humains que nous sommes et la transcendante Divinité des relations toutes nouvelles, indicibles, qui nous donnent le droit de dire en toute vérité ontologique : « Abba, Pater, Notre Père qui êtes aux cieux ».

Or, *ce fait là* était, remarquez-le, la réalisation du long désir de l'Ancien Testament, que nous venons d'évoquer ensemble. L'idée d'*alliance* entre Dieu et Israël, entre Dieu et l'humanité, aboutit à l'union la plus étroite qui soit concevable, *l'union hypostatique*, l'union de la nature humaine et de la nature divine dans la personne du Verbe de Dieu. Le Fils de Dieu s'étant fait homme, tous les hommes, tous ceux qui, partageant avec le Christ la nature humaine, reçoivent de lui la grâce dont il a la plénitude, se trouvent en lui et par lui étroitement unis à la Divinité. Entre Dieu et l'humanité l'alliance est parfaite; elle est filiale. Frères du Christ dans l'humanité, purifiés et assimilés à lui par la Rédemption, nous devenons avec lui et par lui *enfants du Père*. Désormais le mot que l'Ancien Testament balbutiait sans oser le prononcer est pleinement légitime sur nos lèvres d'hommes : Dieu est notre père par Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Christ », c'est-à-dire « Messie ». L'être mystérieux qu'Israël avait passionnément désiré et entrevoyait dans l'avenir oint de l'onction royale, c'est le Christ, le Christ-Roi; le prophète qui devait annoncer l'alliance nouvelle, c'est le Christ Vérité; le prêtre qui devait inaugurer le sacrifice nouveau, c'est le Christ du Calvaire et de l'Eucharistie. Tous les concepts disparates que

l'Ancien Testament avait jetés comme au hasard au cours des siècles, toutes les définitions du Messie que les prophètes successifs avaient créées d'âge en âge, tout cela se trouvait unifié, synthétisé en un seul dogme, l'Incarnation du Verbe, Dieu au milieu de nous, Emmanuel !

Il restait encore pour Dieu, après avoir *agi*, à *expliquer* aux hommes ce qu'il avait *fait*, à faire comprendre à des Juifs et à des Grecs du Ier siècle l'œuvre réalisée en un moment; il restait à employer les mots qu'ils comprenaient, les idées qui étaient les leurs, pour exprimer la réalité nouvelle, qu'aucune pensée humaine n'avait soupçonnée, qu'aucun langage terrestre n'avait jamais tenté de formuler. Long travail, qui se poursuivra lentement, progressivement, en accord avec les exigences de la psychologie des hommes et des foules, du baptême de Jésus à la mort du dernier apôtre. Indiquons-en brièvement les trois étapes principales : Jésus, saint Paul, saint Jean.

Jésus d'abord. Messieurs, dans l'éducation religieuse de vos enfants, ce qui importe le plus, vous le savez, ce n'est pas ce que vous dites solennellement par conscience de votre devoir d'éducateurs, c'est ce que vous faites chaque jour, à chaque instant, ou, plus exactement encore, ce que vous êtes; c'est votre attitude religieuse profonde — que vos enfants devinent à un mot, à un geste, à un regard — qui, peu à peu, forme chez vos enfants une attitude semblable. Rien n'est plus essentiel dans l'éducation religieuse que cette attitude foncière de l'âme devant Dieu, que ces habitudes invétérées, résultant d'actes multiples, de convictions fortes, d'exemples entraînants. Or, ce qui frappe d'emblée l'observateur même incroyant des faits et gestes de Jésus, c'est sa merveilleuse pédagogie d'éducateur. Notre-Seigneur enseigne d'ordinaire *occasionnellement*, en réponse à une question brusquement posée, à une demande suppliante, à une objection méchante; il instruit tout à coup à propos d'un malade qui implore ou d'un pécheur qui s'humilie. Tous ces mots, qui semblent fortuits, tendent constamment à créer, chez les apôtres et chez les auditeurs, non pas seulement des convictions, mais plus que des convictions, des attitudes vivantes, qui soient à la fois

pensée, sentiment et vouloir. Jésus n'est pas un philosophe qui élabore un système, mais un éducateur qui forme des âmes. Ne cherchez pas dans son enseignement le plus habituel, — celui que nous rapportent saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, — de longs exposés théoriques sur le dogme de l'Incarnation, mais cherchez-y, si je puis dire, le *dogme en acte*, le dogme exprimé dans la vie humaine, le dogme enseigné dans l'attitude profonde qu'il implique et qu'il produit.

Tout en n'omettant pas les affirmations explicites et théoriques, Jésus enseigna le dogme de l'Incarnation à ses apôtres en les habituant à *vivre* deux vérités essentielles, deux doctrines fondamentales : à savoir que Dieu était leur père et qu'il était leur père *parce que* et *dans la mesure même* où Jésus était tout pour eux. Faire de Jésus le centre de leurs pensées, de leurs désirs, de toutes leurs affections et par là devenir réellement et se savoir enfants de Dieu, n'était-ce pas, en fait, donner au Christ l'adoration due au Fils de Dieu et monter par lui jusqu'au Père ?

Jésus a souvent dit, en parlant de Dieu, « mon père » pour affirmer ses étroites relations, sa communauté de puissance ou de connaissance avec lui; il a souvent dit de Dieu aux hommes « votre père » pour leur rappeler son amour et leur inculquer la confiance; mais jamais il n'a dit « notre Père » — le mien et le vôtre — en se mettant sur le même rang que ses disciples; car il est « le Fils » autrement qu'eux, d'une façon infiniment différente : d'autre part, eux seront « fils » parce que lui l'est et dans la mesure où ils font un avec lui.

La paternité de Dieu envers les hommes est un des traits de l'enseignement de Jésus qui, de tout temps, ont séduit et enthousiasmé les meilleurs esprits, même les plus incrédules. Notre-Seigneur inculque aux hommes une confiance filiale, enfantine envers le Père du ciel. Tout vient à point pour rappeler cette vérité: l'anémone des champs plus richement ornée que Salomon... combien plus Dieu vous revêtera-t-il, hommes de peu de foi; — les oiseaux du ciel qui ne moissonnent pas... combien plus Dieu vous nourrira-t-il, vous ses élus; — le moineau qui ne tombe pas du nid sans la permission du Père... combien plus êtes-vous gardés

dans la main aimante de Dieu; — l'enfant qui demande à ses parents une tranche de pain ou un œuf... Dieu, infiniment bon, ne sera-t-il pas infiniment plus accessible aux supplications de ses enfants de la terre ? Demandez, priez, frappez à la porte de Dieu, répète Notre-Seigneur. Importunez-le par vos prières comme la veuve qui soutient un procès fatigue de ses visites un juge négligent; comme l'ami qui veut accueillir son hôte force un voisin récalcitrant à se lever pour lui prêter un pain. Cette bonté paternelle de Dieu devient le principe de toute vie morale : soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux; soyez parfaits comme il est parfait; aimez vos ennemis puisque lui fait du bien et éclaire de son soleil les méchants comme les bons; pardonnez puisqu'il vous a tout pardonné. Et tous ces conseils trouvent leur plus belle expression dans la parabole du père de l'enfant prodigue, sublime révélation du cœur paternel de Dieu !

Et, d'autre part, celui qui entraîne les âmes vers l'amour filial du Père, les attire, avec la même impétuosité, à un dévouement inouï envers sa propre personne. Vivre pour le Christ, c'est vivre pour Dieu; qui le reçoit, reçoit celui qui l'a envoyé. En toute action, le Christ doit être l'intention première, le motif essentiel : c'est pour lui, en son nom, qu'on donnera un verre d'eau et le Père le rendra; c'est lui qu'on aura en vue dans toute œuvre de charité humaine, lui qu'on visitera en tout malade, lui qu'on nourrira en tout affamé, et c'est d'après cette attitude envers le Christ, souffrant dans les siens, qu'on sera jugé au dernier jour. Si on a observé tous les préceptes du Décalogue, pour être parfait il ne manque plus qu'une chose : s'attacher au Christ comme disciple. Enfin il faut aimer le Christ plus que son père, que sa mère, que son épouse, que sa propre vie; pour lui il faut perdre sa vie. Bref, Jésus exige de ses disciples un dévouement, un amour, une adoration qui devient idolâtrique s'il n'est pas le Fils de Dieu, si s'unir à lui n'est pas en même temps s'unir à Dieu. Et voilà pourquoi, lorsque Jésus s'élève aux déclarations les plus explicites sur sa filiation divine, quand il se représente comme « le Fils

unique » envoyé dans la vigne après de simples « serviteurs » qui avaient nom Abraham, Moïse, Élie (*Mt.*, XXI, 35-42); quand il se manifeste comme terme de l'adoration de David à propos du psaume : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite » (*Mt.*, XXII, 41-46); quand il affirme entre le Père et lui une relation mutuelle de connaissance qui suppose unité de nature et d'essence (*Mt.*, XI, 27), bref quand il se pose formellement en Fils de Dieu, les apôtres ne s'étonnent pas; depuis longtemps cette vérité était dans leur vie et dans leur pensée. Et voilà pourquoi aussi, nous, catholiques, nous nous appuyons avec confiance sur le témoignage du IVe évangile, où s'exprime en termes théologiques explicites ce qui était l'âme de la prédication de Jésus chez Matthieu, Marc et Luc; c'est vraiment, d'un côté comme de l'autre, l'enseignement authentique et historique du Maître.

III

Dieu, père de tous les hommes en Jésus-Christ vrai fils de Dieu : telle est la conviction vivante et agissante que Jésus a laissée au cœur des siens en retournant vers le Père : tel est le message, que, depuis la Pentecôte, les apôtres approfondissent sous l'action de l'Esprit-Saint et à la lumière de l'enseignement du Maître. Demandons, pour terminer cette conférence, à saint Paul et à saint Jean de nous en dévoiler tout le sens; je serai très bref et je me bornerai à énoncer deux idées essentielles, en m'excusant de ne pas les développer longuement, comme le demanderait leur importance.

Saint Paul, cette forte personnalité du Christianisme primitif, qui unissait, dans la richesse d'une nature extraordinairement douée, les qualités les plus contradictoires : théologien puissant, penseur vigoureux, administrateur et organisateur de premier ordre, mystique s'élevant jusqu'à l'extase, apôtre indomptable, saint Paul fut avant tout un cœur passionnément attaché à Jésus-Christ. Pour moi, vivre, c'est le Christ, a-t-il dit de lui-même (*Phil.* I, 21). Or sa vie n'est que l'expression concrète de

sa doctrine. Un des exégètes catholiques qui connaissent le mieux saint Paul, le P. Ferdinand Prat, a cru pouvoir résumer toute la théologie des épîtres dans la formule suivante : « Le Christ Sauveur associant tout croyant à sa mort et à sa vie (1) ». C'est la doctrine de l'assimilation du chrétien au Christ. Réalisée en nous par le baptême et par la foi (2), cette assimilation doit se poursuivre dans toute notre vie morale. Puisque le Christ, pour nous sauver, a pris sur lui la souffrance et la mort, expiatrices du péché, et par là est parvenu à la glorieuse résurrection, notre rôle à nous, ses disciples, est de refaire en nous, après lui et par lui, l'œuvre qu'il a accomplie; c'est avec le Christ de mourir, chaque jour davantage, au péché, à la concupiscence, afin de vivre de la vie céleste de Jésus glorifié et d'aboutir à la résurrection. Cette vie chrétienne, sanctifiée par l'assimilation progressive au Christ Sauveur, Dieu la réclame de nous pour reconnaître en nous ses enfants. Ceux que Dieu a aimés d'avance, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier né d'un grand nombre de frères (*Rom.* VIII, 29).

Saint Paul nous a précisé, par la doctrine de l'assimilation, notre devoir de nous unir au Christ pour être pleinement enfants de Dieu. Il nous reste à demander à saint Jean la *raison dernière*, le *secret* du don que le Père nous a fait de son Fils, la raison dernière, le secret de la réponse de l'homme qui s'unit et s'assimile au Fils de Dieu. Lisez le quatrième évangile, les 3 épîtres de saint Jean, l'Apocalypse, et ce secret, vous le trouverez exprimé à chaque page, avec cet art merveilleux de se répéter sans être jamais monotone, qui est propre à saint Jean : ce secret, c'est l'amour, la charité! « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique » (J. III, 13). Cet amour du Père, Jésus est venu l'apporter à l'humanité; ici-bas, au nom des hommes, il a donné au Père un amour digne de lui : « Afin que le monde connaisse dans toute son étendue mon amour du Père, levons-nous pour

(1) F. PRAT, S. I. *La théologie de saint Paul*, II, 1923, p. 23.

(2) Cette partie dogmatique de l'assimilation du chrétien au Christ aurait demandé de longs développements; nous nous bornons ici à l'application morale de la doctrine.

que j'aille à la mort » (J. XIV, 31). Ici-bas, au nom du Père, il a donné aux hommes un amour qui est allé jusqu'au sacrifice total : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (J. XV, 13). — Et, en réponse, il demande que cet amour qui est venu du Père par le cœur du Fils, se continue désormais dans les cœurs des hommes; il faut qu'eux aussi se retournent vers le Christ et vers Dieu par l'amour : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Maintenez-vous dans mon amour » (J. XV, 9); il faut qu'eux aussi prolongent entre eux, d'homme à homme, l'amour descendu d'en haut : « Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau. Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés » (J. XIII, 33-34). Amour du Père pour le Fils, du Fils pour le Père et pour les hommes ses frères, amour des hommes pour le Christ et pour Dieu dans le Christ, amour des hommes les uns pour les autres dans le Christ, la charité a tout envahi, en descendant du cœur de Dieu. Et condensant toute sa pensée en une formule splendide, saint Jean s'élève, dans une de ses épîtres, à la définition de Dieu la plus élevée et la plus profonde que jamais parole humaine ait exprimée : « *Deus caritas est; et qui manet in caritate in Deo manet et Deus in eo.* Dieu est amour; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui (*I Jo.* VI, 16).

Je m'arrête, Messieurs, car nous avons atteint le *sommet* de la révélation du Nouveau Testament sur la nature de Dieu. A cette lumière tout s'éclaire dans le plan divin depuis l'alliance de Dieu et d'Abraham jusqu'au *Consummatum est* du Christ expirant sur la croix. Et tout ce que nous pouvons faire encore, c'est de conclure avec le même saint Jean dans la même épître : « *Et nos credidimus caritati quam habet Deus in nobis* » (1 *Jo.* VI, 16). Nous sommes chrétiens parce que « nous avons eu le courage de croire à l'amour que Dieu a pour nous ».

Jean LEVIE, S. I.